

gil  
adamson  

---

la veuve

GIL ADAMSON

---

LA VEUVE

Canada, 1903. Mary Bolton, 19 ans, vient de tuer son mari. Poursuivie par ses beaux-frères, des jumeaux géants et roux assoiffés de vengeance, la jeune veuve s'enfuit. En chemin, elle rencontre une série de personnages hauts en couleur auxquels elle s'attache un temps avant de toujours reprendre la route...

Gil Adamson bâtit un grand récit picaresque, à la fois captivant et émouvant, la plongée volontaire d'une jeune femme dans les espaces du Grand Nord américain.

« Si Gil Adamson ne cache pas son admiration pour Richard Ford et Michael Ondaatje, c'est surtout Jack London qu'évoque ce western au féminin. L'art de la romancière est époustouffant pour évoquer la nature primitive, ressource vitale et danger mortel, hostile et hospitalière à la fois. » (Véronique Rossignol, *Le Journal du dimanche*)

« Dans la nature magnifique où l'être humain se soumet, Mary a peu de chances de survivre mais sa volonté décuple ses forces pour se nourrir, se protéger des animaux et des individus. Sur un rythme endiablé, l'auteur de ce premier roman mène sa jeune veuve et ses lecteurs dans des aventures rocambolesques. » (Dominique Paschal, *Page des libraires*)

# LA VEUVE

Gil Adamson vit à Toronto. Elle est l'auteur de nombreuses nouvelles, parues dans des revues littéraires. Elle a publié deux recueils de poésie, *Primitive* et *Ashland*, ainsi qu'un recueil de nouvelles sous le titre *Help me, Jacques Cousteau*. Parmi les auteurs qui l'ont influencée, elle cite Michael Ondaatje, Raymond Carver, Richard Ford, et Mark Richard.

*La Veuve* est son premier roman. Il a reçu le Drummer's General Award en 2007, ainsi que le Hammet Prize for Crime-writing et le ReLit Award en 2008.

GIL ADAMSON

# LA VEUVE

Traduit de l'anglais (Canada)  
par LORI SAINT-MARTIN et PAUL GAGNÉ

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ♦

Titre original :  
*The Outlander*

© Gil Adamson, 2007  
© Éditions du Boréal, 2009 pour la traduction française  
et la publication au Canada  
© Christian Bourgois éditeur, 2009 pour la publication  
en langue française hors Canada  
ISBN 978 2 267 02028-1

*Pour Adrian, le bon père.*



*Le soleil soudain se couche sous le bois,  
Je plains, Marie, ton doux visage.  
Le soleil soudain se cache sous l'arbre,  
Je vous plains, Marie, ton fils et toi.*

Auteur anonyme, XIII<sup>e</sup> siècle

*Nous allons peut-être à la rencontre de Jacob et de l'ange  
Nous allons peut-être à la rencontre de notre insomnie*

Charles SIMIC



PREMIÈRE PARTIE

# Et le soleil se couche



C'était la nuit, et les chiens surgirent d'entre les arbres, déchaînés, hurlants. Ils jaillirent du couvert de la forêt et leurs ombres flottèrent dans un champ baigné de lune. Pendant un moment, on eût dit que la piste de la fille s'était déchirée comme une toile d'araignée, qu'elle avait été emportée par le vent ; il n'en restait que des lambeaux inutiles semés çà et là. Les chiens hésitèrent et se dispersèrent, avides. Ils avançaient lentement, les pattes raides, leur gros museau fouillant le sol.

Enfin, les hommes apparurent dans la nuit, pantelants, sans mots, épuisés par la course. D'abord le garçon à qui appartenaient les chiens, puis deux hommes, côte à côte, leurs énormes têtes rousses si semblables qu'ils devaient être jumeaux. On voyait partout le bref scintillement des lucioles et l'air était chargé de parfums : fumier, fleurs de pommiers, de poiriers. Au bout d'un moment, le chien le plus à l'ouest renifla une nouvelle piste, et bêtes et hommes s'élancèrent à sa suite.

Dans l'espoir d'effacer sa trace, la fille était entrée dans un fossé débordant d'eau de pluie, au milieu des joncs. Pendant un moment terrifiant, elle osa interrompre sa course folle, restant immobile, aux aguets, ses jupes noires retroussées. Dans le clair de lune, son beau visage était vide comme un masque, ses yeux pareils à des trous au-dessus de ses joues

lisses. Dans ses oreilles, le battement s'estompa peu à peu, et elle écouta l'air de la nuit. Pas un souffle dans les arbres. Les grenouilles aux cris stridents s'étaient tues. Pas un bruit, sinon le ruissellement de ses jupes et, au loin, les chiens.

Dix-neuf ans et veuve déjà. Mary Boulton. Veuve par sa faute.

Elle était là, sous la lune petite et impitoyable. Ses chaussures s'enfonçaient dans la vase, soulevant une écume pâle. Plus de voix dans sa tête, plus de bruit, sinon les chiens. Sur le sol, le chemin qu'elle avait parcouru lui apparut, tel un sentier de lumière vive, qui se terminait dans l'eau de pluie. Elle se hissa lourdement sur le bord, où passait une route, sa jupe de deuil, taillée dans un couvre-lit et un rideau, toute raide, ses cheveux emmêlés telles des cordes sombres autour de son visage. La veuve serra son châle sur ses épaules et s'élança comme une sorcière sur la route déserte.

À l'aube, elle attendait un ferry, la tête couverte, frissonnant dans ses vêtements noirs tout mouillés. Elle ne savait pas où elle était. Elle avait simplement couru jusqu'au bout de la route, et là, il y avait un quai. Comme pour la mettre en garde, le levant embrasait la cime des arbres, tandis que le sol demeurait froid et sombre. L'ourlet de sa jupe était croûté de boue. Elle se murmurait à elle-même des mots d'amitié, son châle serré sur les oreilles, tandis qu'une autre femme, debout devant la guérite, embarrassée, s'efforçait de faire taire ses enfants. Ils épiaient tous la veuve de leurs grands yeux. Même les plus jeunes semblaient savoir qu'il ne faut pas réveiller une somnambule. Au-dessus de la rivière, de grosses hirondelles gobaient des insectes invisibles et se répondaient interminablement, sans émotion. De l'autre côté, le ferry était immobile, grand skiff plat équipé d'une cabine de pilotage à l'arrière.

En voyant la guérite, la veuve se rappela soudain qu'elle n'avait pas d'argent. Derrière elle s'étendait la longue route vide par où elle était venue. Bordée d'arbres, elle s'enfonçait bien droite avant de s'effacer en s'incurvant à gauche, là où aucun mouvement n'était encore perceptible, là où aucune silhouette humaine n'était encore en vue. Parce qu'elle avait moins peur, la veuve réfléchissait un peu mieux, et le monde autour d'elle lui paraissait plus net, plus simple. Même le vent, qui montait et retombait, gonflant son col, traçait des motifs moins alambiqués. Elle le voyait souffler, dessiner devant elle des lignes lâches ondulant à l'infini.

De l'autre côté, un garçon s'avança jusqu'au rivage et agita la main. Un des enfants lui rendit son salut. Les mains en porte-voix, le garçon hurla. Un homme lui répondit sur le même ton. En se retournant, la veuve aperçut une grande silhouette en salopette qui s'avançait sur la route, la main en l'air. Sans doute l'homme avait-il surgi d'un sentier dissimulé entre les arbres. Il déverrouilla la porte de la guérite, fit coulisser une minuscule fenêtre et appuya ses coudes de part et d'autre du guichet. La femme et les enfants s'agglutinèrent devant lui en discutant à mi-voix. La main d'un enfant, tendue vers les pièces mates posées sur le comptoir, fut repoussée d'une claque. Après avoir payé, la femme entraîna sa progéniture vers le quai. La rivière, sur laquelle le ferry peinait à présent, formait de vastes remous sirupeux. L'aube flétrissait le ciel, qui pâlisait à vue d'œil ; au-dessus du rivage et de l'étroite bande sablonneuse, des insectes planaient, pris dans le vertige du vent.

La veuve se secoua, repoussa une mèche derrière son châte et s'avança vers le guichet. À l'intérieur, le visage de raton laveur de l'homme flottait dans l'espace sombre et confiné.

— Je n'ai pas..., commença-t-elle.

Il ne dit rien, se contenta d'attendre. Sa main aux jointures lourdes et craquelées reposait devant lui.

La veuve contempla avec dégoût les ongles, pâles et enfoncés sous la peau, auréolés d'un cerne de crasse. Objets endormis au-dessus desquels on ne distinguait que l'obscurité et les yeux scrutateurs de l'homme.

— Je n'ai pas d'argent, finit-elle par articuler.

— Dans c'cas, pas d'bateau, ma p'tite dame.

La bouche de la fille s'ouvrit, sous l'effet du désespoir et de la surprise provoquée par le son d'une voix humaine.

— S'il vous plaît, il faut que je traverse. Je... dois rentrer chez moi.

— Sortie tard, hein ?

Le visage de fauve émergea un peu de l'ombre. Il fixait sur elle ses yeux petits, voilés. Comme s'il cherchait un autre sens aux paroles de la fille. Elle serra son col d'une main et attendit qu'il eût fini d'assembler des réflexions inconnues.

— Z'étiez en visite ?

L'ombre d'un sourire s'esquissa sur le visage de l'homme, qui n'était pas à proprement parler cruel. La veuve hocha la tête, le cœur affolé.

— Ta mère va s'faire du souci, pas vrai, si tu rentres pas ?

La veuve n'avait jamais connu sa mère, ce qui ne l'empêcha pas de hocher la tête avec vigueur une nouvelle fois.

L'homme eut un sourire entendu.

— Ça s'rait vraiment dommage.

Il se leva, sortit de la guérite et saisit le coude de la veuve dans sa grosse main. Ensemble, ils descendirent jusqu'à la rivière. Le ferry, qui venait d'accoster, remuait la vase en rugissant. Un voile d'eau boueuse descendait vers l'aval, où le courant mêlait le limpide et le trouble. La cheminée du ferry crachait une fumée noire aussitôt avalée par le vent. L'homme guida la fille jusqu'à la rambarde, puis il regagna la terre ferme.

Elle baissa les yeux vers les remous : dans la soupe bouillonnaient de l'eau, du bois et des bouts de poissons. Le ferry tan-

guait, comme pour la faire tomber par-dessus bord. Elle eut un haut-le-cœur et se dirigea vers la porte de la salle des machines. À l'intérieur, le passeur, qui avait seize ans tout au plus, se débattait avec une multitude de leviers. Au moment où le bateau se détacha du quai, puis abandonna la terre en se balançant lentement, elle ferma les yeux et pressa ses mains l'une contre l'autre. La sirène cria soudain une première fois, et encore une autre, pour saluer le guichetier resté sur le rivage. Au milieu des arbres en fleurs, il leva la main.

\*

Une heure plus tard, deux hommes attendaient au bord de l'eau – des frères roux, une carabine sur le dos. De gros hommes, identiques en tous points, serrés l'un contre l'autre, muets. Ils avaient la poitrine et les bras énormes, les manches retroussées, comme deux bûcherons dans un vaudeville. Mais ce n'étaient pas des bûcherons. La pâleur de leurs visages et leurs barbes taillées avec soin prouvaient qu'ils n'étaient pas habitués aux travaux pénibles. Sans compter leurs élégantes bottes noires.

Superstitieux comme la plupart des campagnards, le guichetier se méfiait des jumeaux, détestait l'énigme qu'ils représentaient, les risques de supercherie, leur anormalité pure et simple. Il avait vu des spectacles de foire horribles où des jumeaux tenaient la vedette : « monstres » en bouteille et répliques en caoutchouc, siamois soudés par le souffle de l'enfer. Au milieu des badauds, comme eux scandalisé, il avait donné raison au bonimenteur : la naissance est une chose périlleuse, et la femme, sa plus grande dupe. Dans l'ombre de sa guérite, il étudia les deux frères et marqua sa désapprobation en faisant de petits bruits déplaisants avec la langue. Jumeaux ou pas, il les fit payer trop cher.



La veuve s'engagea sur un chemin de halage désert, la rivière à sa droite. Depuis le ferry, elle avait marché deux heures, et la journée s'annonçait déjà torride. Le soleil était si impitoyable qu'elle dut s'arrêter à l'ombre des arbres pour se rafraîchir. Une fois, elle s'assit sur une souche pour ôter la boue qui formait des croûtes au bas de ses jupes, les secoua avec vigueur. Puis elle se redressa et regarda les particules de poussière tourbillonner autour d'elle comme des fées. Même à l'ombre, le sol irradiait la chaleur du jour ; elle la sentait à travers la semelle de ses chaussures. Elle dépoussiéra son corsage, en lissa l'étoffe sombre sur son ventre vide. Elle prit garde de ne pas poser les yeux sur ses mains. Qui savait quelles marques y étaient inscrites ?

Au loin, des coqs chantaient. Elle scrutait les motifs étranges que dessinait la rivière et tentait de déduire la forme de son lit à partir des signes murmurants qui s'y inscrivaient. Son œil suivait naturellement tous les objets flottants, passait de l'un à l'autre comme pour déchiffrer un texte, observait une feuille morte, n'importe quel objet infime glissant à la surface.

Ils se lanceraient à ses trousses, la poursuivraient, même de ce côté-ci de la rivière. Elle en était certaine. Elle se releva et hâta le pas. Des chênes imposants, des buissons de sumac

aux épis rouge sang poussant dans les fossés et les ravines, le matin grandiose et blanc et aride au-dessus des érables rabougris. À un tournant de la rivière, elle tomba sur une maison de pierres, et un chien couleur caramel se rua contre les planches branlantes d'une clôture. La veuve se figea dans une pose comique, la main sur la poitrine, tandis que, au milieu d'éclaboussures de bave, la bête l'injuriait dans sa langue. Une voix humaine retentit enfin dans la maison caverneuse :

— Couché, sale corniaud ! Couché, j'ai dit !

Dans le matin brûlant, la veuve poursuivit sa route d'un pas titubant. Les invectives résonnaient à ses oreilles. Elle avait toujours eu le don d'énerver les animaux. Elle montait plutôt bien, mais les chevaux ruaient, se cabraient, secouaient la tête, faisaient tout pour la désarçonner. Les animaux domestiques la toléraient à peine. Les chats regardaient n'importe quoi, sauf elle. Les oiseaux semblaient ignorer jusqu'à son existence. Ils ne voyaient pas les miettes de pain qu'elle leur lançait. Enfant, elle avait connu une fille qui se tenait sur le trottoir avec des bouts de pain sur son chapeau : les moineaux, qu'on aurait dits en papier, se posaient sur elle, se chamaillaient, se bousculaient. Avec son sourire, ses yeux écarquillés et ses bouclettes, la fille rêveuse avait des airs de poupée chic.

La veuve passait à présent devant des maisons plus grandes, et des déchets jonchaient le rivage. Le chemin de halage se fractura en deux embranchements dont l'un permettait de traverser à gué des eaux grasses qui inondaient les limites imaginaires des propriétés. L'autre partait à l'assaut d'une colline blanchâtre à l'aspect friable qui s'élevait au-dessus de la rivière, dont les méandres se perdaient au milieu d'arbres maigres. La veuve choisit le second chemin et, tenant ses jupes devant elle, grimpa en suivant les ornières. Il faisait une chaleur de plomb, et elle sentait l'étoffe noire lui serrer les épaules. Dans les eaux peu profondes, des poissons nageaient

Impression : CPI Firmin-Didot à Mesnil-sur-l'Estrée  
Dépôt légal : avril 2009  
N° d'édition : 1988-5 – N° d'impression : 102633  
*Imprimé en France*



# La Veuve

## Gil Adamson

Cette édition électronique du livre  
*La Veuve* de Gil Adamson  
a été réalisée le 09 décembre 2011  
par les Éditions Christian Bourgois.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782267020281).  
ISBN PDF : 9782267023473.  
Numéro d'édition : 1988-4.